



LES CHRONIQUES

RENÉ MANZOR

D'UN JEUNE RÉALISATEUR

PROPOS RECUEILLIS PAR PIÉRIC GUILLOMEAU.

Pour célébrer à notre manière le dixième anniversaire de la série *Les Aventures du Jeune Indiana Jones*, nous sommes allés à la rencontre de l'unique réalisateur français engagé par George Lucas pour cette série : René Manzor.

Si vous suivez le *Lucasfilm Magazine* depuis suffisamment longtemps, vous devez savoir combien nous sommes attachés à la série télévisée *Les Aventures du Jeune Indiana Jones*. À l'origine, cette série naît de la passion de George Lucas pour l'histoire et de sa volonté de conférer un aspect ludique permanent à la pédagogie, contrairement à ce que propose l'enseignement classique. Dans cette logique, si les films réalisés par Steven Spielberg étaient surtout développés autour de légendes (l'Arche d'Alliance, le Graal...), qui contribuaient à donner un cachet fantastique aux films, la série serait quant à elle

profondément ancrée dans le réel, les intrigues s'articulant autour d'événements historiques. Partant de là, son principe est à la fois simple et passionnant : de nos jours, Indiana Jones, âgé de 93 ans (les scènes où le vieil Indy intervenait ont cependant été supprimées de la dernière édition en vidéo), se remémore au fil de ses visites au musée, de ses déplacements ou de diverses rencontres, les aventures qu'il connut lorsqu'il était enfant ou adolescent et qui formèrent l'aventurier archéologue en devenir. Ses voyages de par le monde à une époque de grands bouleversements furent jalonnés par la rencontre de nombreuses

figures du début du siècle dernier. Ainsi, pour n'en citer que quelques-uns, Indy côtoya Pancho Villa, Thomas Edison, Charles De Gaulle, Lawrence d'Arabie, Mata Hari, Pablo Picasso, Ernest Hemingway, Sydney Bechet, Louis Armstrong, Elliot Ness, Al Capone et d'autres, au fil des épisodes. Chacun d'entre eux proposait de suivre soit un Indy âgé d'une dizaine d'années, interprété par Corey Carrier, qui effectuait alors un tour du monde en compagnie de sa perceptrice, Miss Seymour. Soit un Indy presque adulte, incarné par Sean Patrick Flanery, qui entre 1916 et 1920 se trouvait être en pleine tourmente de la Première

Ci-dessus : René Manzor (au centre), le comédien français Patrick Floersheim (le Sergent Jean) et Sean Patrick Flanery (Indiana Jones) sur le tournage de l'épisode *Verdun, Septembre 1916*.

Guerre Mondiale. Coproduite par Lucasfilm, Amblin et Paramount, la série accueillit une petite dizaine de scénaristes talentueux parmi lesquels Frank Darabont (plus tard réalisateur des *Évadés*, *La Ligne Verte*, *The Majestic* et scénariste du prochain *Indiana Jones IV*), Jonhathan Hensleigh (scénariste d'*Une Journée en Enfer*, d'*Armageddon*, du *Saint*, et qui devrait bientôt réaliser une nouvelle version de *The Punisher* écrite par ses soins), et Jonathan Hales (co-scénariste de *Star Wars : Épisode II L'Attaque des Clones*). De proches collaborateurs de George Lucas, comme Carrie Fisher (scénariste de l'épisode *Paris, Octobre 1916*) ou Ben Burtt (monteur de plusieurs épisodes et réalisateur de *Young Indiana Jones and the Attack of the Hawkmen*) travaillèrent également sur la série. De même, toute la postproduction des épisodes s'effectuait au Skywalker Ranch et les équipes d'ILM travaillaient aux effets spéciaux et y peaufinèrent la technique désormais incontournable de démultiplications d'éléments de décors ou de figurants dans un même plan. *Les Aventures du Jeune Indiana Jones* furent diffusées en 1992 et 1993 sur la chaîne ABC aux États-Unis, puis sur TF1 et Canal Jimmy chez nous. Quatre téléfilms d'une heure trente furent ensuite réalisés jusqu'en 1995 pour Family Channel mais jamais diffusés en France. *Young Indiana Jones and the Hollywood Follies*, réalisé en 1994 par Michael Schultz, voyait Indy se frotter au milieu du cinéma hollywoodien et côtoyer le réalisateur d'origine allemande Eric Von Stroheim ainsi que le fameux metteur en scène américain John Ford. En 1995, *Le Trésor de l'Œil du Paon (Young Indiana Jones and the Peacock's Eye)* que réalise Carl Schultz (qui signa plusieurs épisodes de la série), lançait Indy à la recherche d'un diamant ayant appartenu à Alexandre le Grand. Dans *Young Indiana Jones and the Attack of the Hawkmen* (où Anthony "C-3PO" Daniels fait une apparition), cette fois réalisé par Ben Burtt, on pouvait retrouver Indy enrôlé dans les services secrets français en 1917, en plein conflit de la Première Guerre Mondiale. Enfin, *Young Indiana Jones : Travels with my Father* est le seul de ces quatre téléfilms à mettre en scène Indy âgé de 10 ans. On y voit également le Pr. Jones, père d'Indiana, interprété par Lloyd Owens qui prit donc la succession de Sean Connery pour la série. Le tournage nécessitant des déplacements dans une dizaine de pays, il engagea deux années durant les compétences de Rick McCallum (producteur), Gavin Bocquet (chef décorateur), Peter Walpole (décorateur de plateau), David Tattersall (directeur de la photographie), Matthew Wood (monteur son) ou l'incontournable Ben Burtt

(monteur, réalisateur et concepteur sonore). Bref, des noms qu'on retrouvera plus tard sur les Épisodes I et II.

Dans nos pages, pendant plusieurs numéros (du n° 9 au 15), le regretté Ronny Coutteure avait partagé son expérience sur le tournage de cette série à travers un journal de bord savoureux et riche en anecdotes. Témoin de l'universalité de cette production hors du commun, Ronny Coutteure n'était pourtant pas le seul francophone à y avoir participé. Outre les nombreux autres comédiens qui figurèrent dans divers épisodes, tels Michel Duchaussoy, Isaach de Bankolé, Elsa Zylberstein, Jean-Claude Bouillon, Jean-Pierre Castaldi, Jean-Pierre Cassel, Jean Rougerie, Yann Collette ou le récemment disparu Bernard Fresson, George Lucas engagea également René Manzor, alors tout jeune réalisateur d'une trentaine d'années, pour mettre en scène deux des épisodes de sa série. Non seulement René Manzor acquit le statut d'unique réalisateur français à être engagé sur cette série, mais il se retrouva de plus aux côtés de metteurs en scène renommés, tels que Bille August (*Pelle le Conquérant*, Palme d'Or 1988 et Oscar du Meilleur Film Étranger en 1989), Nicolas Roeg (réalisateur anglais réputé avec lequel Rick McCallum avait déjà travaillé), Dick Maas (*L'Ascenseur*), Mike Newell (*Quatre Mariages et un Enterrement*, *Donnie Brasco*), Joe Johnston (*Jumanji*, *Jurassic Park III*) ou Terry Jones (les *Monty Python*, *Erik le Viking*). C'est donc avec un réel plaisir que René Manzor a accepté de revenir en notre compagnie sur cette expérience unique...

Comment aviez-vous été contacté à l'époque pour travailler sur cette série ?

Tout cela est arrivé grâce à Kathleen Kennedy [productrice chez Amblin, la société de production de Steven Spielberg, ndlr]. *36*15 Code Père Noël* avait beaucoup plu chez Amblin, il y avait un véritable engouement pour ce film aux États-Unis. Steven Spielberg l'avait même vu trois fois avec ses enfants. À partir de là, j'ai eu très vite un rendez-vous avec Kathleen Kennedy. On a même travaillé un temps sur un projet ensemble, et elle a joué en quelque sorte un rôle de marraine pour moi. Elle savait que George Lucas cherchait des metteurs en scène européens et elle lui a parlé de moi. Au départ du projet, l'idée était d'engager des réalisateurs de cinéma et, idéalement, un pour chaque pays traversé par l'épisode. George Lucas souhaitait un réalisateur chinois en Chine, un Égyptien en Égypte, etc... Le principe était d'avoir quelqu'un qui sente bien le pays et qui en connaisse bien l'histoire.

VERDUN, SEPTEMBRE 1916

Dans cet épisode, Indy s'est enrôlé dans l'armée alliée Belge et opère en tant que messager à moto entre les soldats du front et les généraux repliés, en sécurité dans les châteaux. De par sa position, il découvre l'horreur des tranchées, le découragement des poilus français, et participe même à l'une des offensives contre les allemands. De l'autre côté, il assiste, impuissant, aux terribles conséquences des tiraillements entre les généraux, notamment entre le Général Pétain, défenseur et soucieux de la vie de ses hommes, et le Général Nivelle, partisan de l'offensive à tout prix.

Réalisé par René Manzor, écrit par Jonathan Hensleigh d'après une histoire de George Lucas. Avec Sean Patrick Flannery (Indy), Ronny Coutteure (Rémy Baudouin), Igor de Savitch (le Général Nivelle), Jean Rougerie (le Général Pétain), Bernard Fresson (le Général Joffre), Cris Campion (Lieutenant Gaston), Jean-Claude Bouillon (le Général Mangin), Francis Lalanne (Lieutenant Barc), Patrick Floersheim (Sergent Jean), Jean-Pierre Castaldi (Rocco).



La conséquence explosive d'une poursuite opposant Indiana Jones, en moto, et un avion allemand.



Les généraux Mangin (Jean-Claude Bouillon) et Nivelle (Igor de Savitch) portent un toast en vue d'une hypothétique victoire.



Indiana Jones porte un message au Lieutenant Gaston (Cris Campion) dans l'enfer des tranchées.



Le réalisateur français René Manzor dirige Sean Patrick Flanery dans les environs de Prague pour l'épisode *Verdun, Septembre 1916*.

Quels ont été vos premiers rapports avec Lucasfilm et avec qui précisément ?

En fait, c'est Rick McCallum qui m'a appelé de Barcelone, où il travaillait sur l'épisode que réalisait Terry Jones [*Barcelone, 1917*, ndlr]. Il m'a demandé si je souhaitais passer les voir et je suis donc allé rencontrer George Lucas et Rick à Barcelone pour un déjeuner. George s'était cassé le bras et portait un plâtre à l'époque. J'étais bien sûr très fan du bonhomme et de son travail : *Star Wars*, Indiana Jones... J'attendais un peu qu'il me parle de la série mais, en fait, nous n'avons pas du tout abordé le sujet. Il a commencé par me parler de la Première Guerre Mondiale. Après, la conversation a dévié vers la peinture cubiste. Je ne voyais vraiment pas le rapport, je me disais : "Incroyable, ils m'ont fait venir à Barcelone pour me parler de la Première Guerre Mondiale et de Cubisme !" Mais la discussion était agréable. Étant peintre auparavant, la peinture était un sujet que je maîtrisais et l'Histoire étant une de mes passions, j'étais plutôt à l'aise. Mais je me demandais quand on allait enfin entrer dans le vif du sujet. Et en fait, ça s'est terminé comme ça. Je suis reparti super content d'avoir rencontré George Lucas. Mais un peu désorienté. De retour chez moi, j'avais un message de mon agent qui me disait qu'ils voulaient que je réalise deux épisodes : le premier sur la bataille de Verdun et le deuxième où Indy rencontre Picasso. J'ai compris à ce moment-là que j'avais subi une sorte d'interrogation orale (rires).

Etes-vous intervenu de près ou de loin sur le scénario des épisodes ?

Dès qu'on m'a donné le script, on m'a demandé des commentaires. Il y avait tout le temps cette volonté d'impliquer la mise en scène, d'utiliser vraiment au maximum de leur capacité les gens qui travaillaient sur

la série. Toutes les remarques scénaristiques ou historiques étaient donc bienvenues. Par exemple, dans l'épisode sur Verdun, Pétain était dépeint comme un héros. J'en avais discuté avec George Lucas, je lui avais dit : "Vous savez, en France, c'est quand même un sujet délicat. Je comprends que le scénario soit comme ça mais à votre place, quand le vieil Indy revient à la fin de l'épisode, ce serait quand même bien d'apporter un petit rectificatif." Dans le montage final, George a fait dire au vieil Indy : "Par la suite, quand Pétain deviendra à son tour un homme politique, lui aussi fera les mêmes erreurs..." Quelque part, le vieil Indy ne pouvait pas passer à côté de l'Histoire. Et c'est tout à fait le genre de choses que George affectionne car l'approche pédagogique en était confortée.

Avez-vous travaillé directement avec les scénaristes ?

Oui, par téléphone, parce qu'ils étaient soit à Los Angeles soit à San Francisco. Ou l'on s'envoyait des fax. Ils écrivaient souvent les épisodes à plusieurs aussi. Il y avait une communauté de travail autour de Lucas qui avait commencé à travailler bien avant le tournage, un an avant je crois.

Racontez-nous votre premier jour de tournage...

Je me souviens très bien du premier jour parce que j'ai découvert la liste des réalisateurs engagés. Il y avait des noms comme : Terry Jones, Simon Wincer, Nicolas Roeg, Bille August... Que des réalisateurs de renom ! Là, j'ai un peu commencé à flipper. Rick l'a vu tout de suite. Quand je suis arrivé, il m'a pris à part et m'a demandé ce qui n'allait pas. Je lui ai dit : "Regarde la liste technique, voilà ce qui ne va pas. Le problème c'est le dernier nom là, sur la liste, le mien, c'est pas possible !" (rires). Et lui, très



Dans l'épisode *Verdun, Septembre 1916*, Indiana Jones côtoie son fidèle ami Rémy Baudouin (Ronny Coutteure).

calme, il me dit : "C'est George qui a fait cette liste technique. C'est lui qui t'as mis sur cette liste. Donc si George t'a fait confiance, tu peux peut-être te faire confiance aussi..." (rires). Il m'a redonné un coup de fouet en me disant ça. Rick, c'est une boîte d'épinards. Avec lui, n'importe qui peut être Popeye. Après la première projection de rushes, j'ai reçu un coup de fil de George Lucas pour me commenter les images tournées. Ce qui est formidable avec Lucas, c'est qu'il est extrêmement présent, même en étant à San Francisco. C'est un personnage très pudique mais il arrive malgré tout à dire, à faire passer les choses et à analyser le travail sur le plan de la mise en scène. Tout à coup, on est non seulement face à un producteur, mais on a aussi également un dialogue, il comprend ce qu'on cherche à faire. Il vous rappelle également la vue d'ensemble de la série et comment votre bribe de travail vient s'y inscrire. Il vous incite aussi à ne pas trop aller vers le spectacle. Car c'était là la grosse différence entre les trois films et la série : pour George, la série devait avant tout être pédagogique. L'erreur, entre guillemets, que nous, metteurs en scène, commettons constamment, c'était d'avoir en référence les films de Spielberg. George et Rick ne se laissaient pas enfermer là-dedans. Même si les attentes de Paramount et d'ABC étaient évidemment plus du côté "grand spectacle", George voyait au-delà.

Sur le tournage, comment vous êtes vous intégré dans une équipe technique déjà bien rodée ?

Je suis arrivé à Prague et j'ai rencontré une équipe composée de techniciens britanniques qui étaient effectivement sur la totalité de la production. Les metteurs en scène apportaient à chaque fois du sang neuf, ils avaient des exigences et des méthodes de travail différentes. Cela permettait à l'équipe de ne pas prendre trop d'automatismes. J'ai d'ailleurs fait des rencontres géniales : Rick McCallum, tout d'abord, qui est vraiment resté un ami. On s'est revu souvent, au hasard de nos parcours professionnels. À Venise, alors que je repérais les décors d'*Un Amour de Sorcière*, chez Paramount quand ils faisaient



Le Sergent Jean (Patrick Floersheim) communique sa passion des canons à Indy, et lui parle de la présumée existence de la Grosse Bertha, le plus gros canon jamais construit.

des essais caméra pour l'épisode I. Pendant que les techniciens effectuaient leur réglage sur la nouvelle caméra, on a parlé des heures dehors. J'ai gardé le contact avec Gavin Bocquet également. On correspond régulièrement par e-mail, même pendant ses horaires de fous sur les décors de *Star Wars*. David Tattersall aussi, le gentleman de la lumière. Ou Simon Crane, le coordinateur des cascades sur *Young Indy* et *Braveheart*, que je revois chaque fois que je passe à Londres. La dernière fois, c'était sur le plateau 007 de Pinewood, alors qu'il s'occupait des cascades de *Tomb Raider*. Ce sont des gens qui, en fait, ont presque débuté sur cette série. Ils avaient fait deux-trois tournages auparavant, quelques pubs, certains sortaient de l'école, et en fait c'était très formateur pour tous. La production composait aussi avec des talents locaux, techniciens, acteurs. Par exemple, pour l'épisode que j'ai réalisé sur Verdun, j'avais fait appel à des acteurs français pour incarner les généraux de l'armée française. Il y avait une très grande liberté. C'était vraiment comme des petits films, ce n'était pas du tout de la télévision, même si le budget était très serré. Ce fut d'ailleurs une sacrée surprise parce qu'avec Paramount et la chaîne ABC, on pouvait penser que le tapis rouge nous serait déroulé. Mais pas du tout, c'était extrêmement bien géré et je crois, avec le recul, que c'était surtout une série extrêmement bien produite. Au départ, par exemple, Rick McCallum m'avait dit : "Écoute, on va utiliser des 'stock shots'

René Manzor et Patrick Floersheim sur le tournage des *Aventures du Jeune Indiana Jones*. Le réalisateur avait déjà fait tourner le comédien dans son second film, *36-15 Code Père Noël*.

[images d'archive ou images préalablement tournées pour une autre production, ndlr] pour la bataille de Verdun." J'ai visionné ces images et, pour moi, ça n'allait pas du tout. C'était filmé en hauteur et on n'avait pas du tout le point de vue des soldats. Verdun, c'était des mecs dans des châteaux qui donnaient des ordres et qui envoyaient d'autres types au casse-pipe. Il fallait qu'on soit au niveau du sol. Rick aurait pu tout à fait me dire : "De toute façon, c'est moi qui décide, point final." Au lieu de ça, il m'a rétorqué : "En combien de temps tu peux filmer ces batailles ?" J'ai regardé le plan de travail et je lui ai répondu : "Donne-moi une journée, 100 figurants, et je te fais Verdun." Sur le principe, il m'a dit "OK !" mais, dans sa tête, je suis sûr qu'il devait déjà penser à plan de secours au cas où ça n'aurait pas marché. Il faut savoir que, pendant le tournage, on ne pouvait pas trop se permettre de se déplacer. Tous les champs, les terrains vagues étaient très loin du centre de Prague et je me voyais déjà avec une demi-journée perdue en transport pour pouvoir aller tourner cette séquence de bataille. Et puis, un jour, pendant la pause déjeuner, je suis allé chercher Rick dans son bureau. Je l'emmène dans la cour des studios et je lui dis : "Voilà Verdun !" Et là, il regarde, il voit les studios Barrandov à droite, des pylônes électriques au centre, Prague à droite, et il me dit : "Attends là, tu plaisantes ?". Je lui réponds : "Non. Mets ton regard au niveau du sol, au niveau des morts. On va retourner le terrain et on aura un nouvel horizon. Les pylônes, Prague, tout ça sera caché". Il me rétorque : "Oui, mais les studios ? On va les voir !". Je sors la boussole et je lui montre où se lève le soleil, où il se couche, et que Barrandov se trouve justement dans l'angle mort. Il sourit et me dit : "Tu crois que tu peux le faire ?" - "Oui, je peux le faire." Et ce qui est formidable avec Rick c'est qu'il est toujours

PARIS, SEPTEMBRE 1908

Dans cet épisode, le tout jeune Indiana Jones fait étape à Paris avec sa gouvernante, Miss Seymour. Très vite, il fait la connaissance de Norman Rockwell qui va l'entraîner dans les profondeurs du Quartier Latin, là où se côtoient peintres, danseuses de french cancan et criminels à la petite semaine. Indy y sera notamment témoin des petites provocations artistiques lancées par le turbulent Pablo Picasso au vieux sage Edgar Degas.

Réalisé par René Manzor, écrit par Reg Gadney, d'après une histoire de George Lucas. Avec Corey Carrier (Indy), Margaret Tyzack (Miss Seymour), Lukas Haas (Norman Rockwell), Daniel Webb (Pablo Picasso), Éric Vieillard (Georges Braque), Jean-Pierre Aumont (Edgar Degas), Nathalie Cardone (Fernande Olivier), Robert Manuel (le Douanier Rousseau).



Indy âgé de huit ans (Corey Carrier), aux côtés de son ami Norman Rockwell (Lukas Haas) et de l'artiste Edgar Degas (Jean-Pierre Aumont).



Norman Rockwell entraîne notre aventurier au cinéma, activité qui semble assez peu passionner ce dernier.



George Braque (Éric Vieillard) et Pablo Picasso (Daniel Webb) enseignent les fondements du cubisme à Norman Rockwell et Indy.



De son périple à Paris, le jeune Indy se souviendra certainement des danseuses de French Cancan.



Sean Patrick Flanery et René Manzor sur le décor de la bataille de Verdun, reconstitué dans l'enceinte même des studios Barrandov, à Prague.

partant pour ce genre de défi. Il a suffisamment de métier pour se rendre compte que vous savez ce que vous faites. Alors, bien sûr, si vous ratez votre coup, vous l'aurez sur le dos à la fin de la journée pour vous réclamer des comptes. Au final, avec 100 figurants tchèques, on a fait la bataille de Verdun. On intervertissait les costumes selon qu'on filmait les soldats français ou allemands et, à l'arrivée, on a eu notre scène. Ils ont même réutilisé ces images dans d'autres épisodes. En fait, après, c'est devenu leur "stock-shots" (rires).

Avez-vous tourné à Paris pour l'épisode de Paris, 1908 ?

Non, pour les passages censés se dérouler à Montmartre, tout a été tourné à Prague. On a fini par y trouver notre mini-Montmartre. On a bouclé le quartier et on a filmé là. Les plans où l'on voit les monuments de Paris ont été réalisés par la seconde équipe. C'est d'ailleurs Rick qui partait les tourner en général. Il savait exactement ce dont on avait besoin. Pour les réalisateurs, c'était rassurant de savoir que lorsqu'on ne serait plus là, Rick, lui, serait toujours présent...

Combien de temps durait le tournage de chaque épisode ?

Nous avions 14 jours de tournage. Mais justement, par rapport au coût de production, tout était extrêmement bien contrôlé. Le directeur de production, David Barron, était excellent. C'est un partenaire de longue date de Kenneth Branagh. Et puis Rick était tous les jours sur le plateau avant tout le monde, avec le sourire, et repartait à la fin de la journée après tout le monde. C'est le genre de choses qui vous donne la pêche, ça. Parce que vous avez vraiment un partenaire à vos côtés, et comme le budget est quand même serré, vous avez des compro-

mis à gérer. Par exemple, un matin, Rick est venu me voir pour me demander : "René, qu'est-ce que tu préfères ? Qu'on te construise la moto d'Indy telle qu'elle était à l'époque, avec un cascadeur local aux commandes ? Ou une moto tchèque qui tombe en panne une fois sur deux, mais avec Eddy Kid, champion du monde de motocross, aux commandes ?". J'ai opté pour Eddy. Rick nous impliquait systématiquement dans le choix des compromis, on était constamment partie prenante.

Aviez-vous côtoyé les autres réalisateurs de la série ?

Oui, parce qu'en fait, quand je préparais, il y avait un autre metteur en scène qui tournait. Et quand je tournais, le réalisateur suivant entrait en préparation, et ainsi de suite. Il y avait toujours deux équipes, en fait. Je me souviens que Simon Wincer [réalisateur, d'origine australienne, de six épisodes de la série, ndlr] m'avait dépanné en dollars, car ma femme, Marie, allait accoucher. J'avais dû partir dans la nuit, louer une voiture pour traverser les Alpes et attraper un avion à Munich qui me permettrait d'arriver plus tôt à Paris. Un vrai plan à la Indy. En fait, en arrivant en France, ce n'était qu'une fausse alerte (rires).

Avez-vous suivi de près ou de loin la postproduction des épisodes que vous avez réalisés ?

Oui, cela a d'ailleurs été une véritable aventure de débarquer à Skywalker Ranch pour la postproduction. J'ai été très surpris de découvrir la façon dont George Lucas fonctionnait. Souvent, à la télé américaine, quand on finit son montage, on vous dit "au revoir". C'est le producteur qui s'occupe d'achever l'épisode. George Lucas s'occupait effectivement de la postproduction mais il venait aussi ponctuellement sur les plateaux et vous



Indy plongé dans l'enfer de la guerre, va connaître les fameuses tranchées de la Première Guerre Mondiale et prendre part à l'une des offensives contre les Allemands.



invitait au Ranch pour effectuer votre montage. Une fois le "director's cut" terminé, chacun repartait à ses activités mais George n'en avait pas fini avec vous pour autant. Une semaine plus tard, vous receviez une cassette de l'épisode avec les modifications que George y avait apportées. Et je me souviens, qu'au téléphone, Rick m'avait dit : "Tu sais, tu peux y aller, hein... Tu peux faire des critiques, George n'attend que ça." Et je lui dis : "Tes sur là ? Parce que, après ce que je viens de voir (rires)..." J'ai alors envoyé dix pages de fax avec mes commentaires, il m'a renvoyé un commentaire de mes commentaires, intégrant 90% de mes remarques. Il y avait donc constamment un va-et-vient, un vrai dialogue. C'est rare les expériences comme ça !

Qu'avez-vous pensé des Épisodes I et II ?

C'est une question difficile. Comment être objectif ? Je connais tout le monde ! Avant de les rencontrer, *Star Wars*, ce n'était pour moi qu'un truc de spectateur. J'ai toujours été un gros fan de la première trilogie. Aujourd'hui, il y a deux choses : il y a le souvenir qui fait que je vais voir les nouveaux films comme on va voir les Rolling Stones en concert. Parce qu'on les a aimés et qu'on les adore toujours. Et l'autre chose, c'est que je vais voir le travail de George, de Rick, de Gavin, de David, de tous mes amis d'ILM et de Skywalker. Je ne peux plus être spectateur. Ce que je sais aussi, c'est que mes enfants adorent. Et que je retrouve, sur leurs visages, ce plaisir que George avait su faire naître sur le mien. Timour (11 ans), Fantin (7 ans) et Anakin (5 ans) mon dernier né, préfèrent même les nouveaux films aux anciens. Alors peu importe que *L'Empire contre-Attaque* soit le *Star Wars* que je préfère. L'essentiel est que George Lucas continue d'être contagieux...



FILMOGRAPHIE DE RENÉ MANZOR

À 22 ans, René Manzor réalise son premier court-métrage, *Synapses*. En 1986, cinq ans plus tard, il dirige Alain Delon dans son premier long métrage, *Le Passage*, d'après un scénario que René Manzor a co-écrit avec l'acteur. Le film est un succès et la chanson du film, *On se Retrouvera*, composée par Francis et Jean-Félix Lalanne, les frères de René Manzor, reste aujourd'hui encore gravée dans les mémoires.

En 1988, il écrit pour la télévision deux épisodes (dont un qu'il réalise) de la série présentée par Claude Chabrol, *Sueurs Froides*, en 1988.

En 1990, il écrit et réalise son second long métrage, *36-15 Code Père Noël*. Malgré les prix récoltés et les festivals dans lesquels il est sélectionné, le film ne bénéficie que d'une distribution confidentielle en France. Mais *36-15 Code Père Noël* va pourtant marquer un tournant dans la carrière de René Manzor. Au fil du temps, le film va bénéficier d'une côte de sympathie toujours grandissante, au point d'atteindre le statut de film culte, mais, à l'époque, il intéresse très vite Hollywood. Car à la fin de l'année 1990, un film va faire l'événement aux États-Unis. Réalisé par Chris Columbus (*Harry Potter 1 & 2*, *Mrs. Doubtfire*), produit par John Hugues et interprété par Macaulay Culkin, ce film n'est autre que *Maman, j'ai*

raté l'Avion. Or, l'histoire de *Maman... et de 36-15...* partent du même concept original, à savoir : un enfant, resté par erreur seul à la maison, va se retrouver au beau milieu d'un cambriolage qu'il va tenter d'empêcher par tous les moyens possibles. Le succès planétaire de *Maman, j'ai raté l'Avion* et les nombreux points communs entre les deux films vont finalement contribuer à faire connaître René Manzor. Repéré par des agents américains, celui-ci va donc passer quelques années à Hollywood. Il rencontre Kathleen Kennedy grâce à qui il travaillera sur *Les Aventures du Jeune Indiana Jones* (voir l'entretien avec René Manzor). Pour Amblin, il écrit *Kalabari (A Far Off Place)* que réalise Mikael Salomon en 1993 (célèbre directeur de la photographie, également réalisateur de *Pluie d'Enfer* en 1998 et d'épisodes d'*Alias* ou de *Frères d'Armes*). Il travaille pour la télévision et effectue surtout des travaux d'écriture, que ce soit en tant que "script doctor" (scénariste appelé à la rescousse pour réécrire un scénario jugé imparfait) ou que "ghost writer" (qui signifie "écrivain fantôme" en traduction littérale, il s'agit en fait d'un scénariste dont le nom ne figurera pas au générique). Il y réalise également deux films d'aventure : *Warrior Spirit* en 1994 avec Lukas Haas (qui joua également dans l'un des deux épisodes des *Aventures du Jeune Indy...* réalisé par René Manzor). Puis, en 1995, *Esperanza (Legends of the North)* avec Randy Quaid et George



Corraface (qui incarne Giacomo Puccini dans l'épisode *Florence, Mai 1908* des *Aventures du Jeune Indy...*).

En 1996, il revient en France pour écrire et mettre en scène *Un Amour de Sorcière*, avec Vanessa Paradis, Jean Reno et Jeanne Moreau. En 2001, René Manzor réalise le pilote d'une série initiée par la chaîne 13^{ème} Rue, intitulée *Les Redoutables*, et qui met en scène un affrontement entre Christopher Lee (Comte Dooku d'Épisode II et qui incarne le Comte Ottokar dans l'épisode *Autriche, Mars 1917* que réalisa Vic Armstrong pour *Les Aventures du Jeune Indy...*) et Ticky Holgado. Depuis 1998, René Manzor a écrit plusieurs scénarios qui sont dans une phase de développement plus ou moins avancée. *Monsieur N.*, l'un d'entre eux, narrant les dernières années d'exil de Napoléon à Sainte Hélène, est d'ores et déjà un film que vient de tourner Antoine de Caunes et qui sortira en début d'année prochaine. René Manzor, quant à lui, tourne actuellement *Dédales*, un polar psychologique avec Frédéric Diefenthal et Lambert Wilson, qui sortira également en 2003.